Julien DUPONT

Les poteaux roses

et autres histoires de la planète rose

Nouvelle

Ce texte est hébergé sur le site d'Alexandrie à l'adresse http://www.alexandrie.org
Toute reproduction ou diffusion est interdite sans l'accord de son auteur
Date de publication : 20-12-2001

Conformément aux conventions internationales relatives à la propriété intellectuelle, cette oeuvre est protégée. Le titulaire des droits autorise : la reproduction et la représentation à titre de copie privée ou des fins d'enseignement et de recherche et en dehors de toute utilisation lucrative. Ceci, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source, tels que signalés dans l'ouvrage.

Extrait

Continuité des yeux

Les Poteaux Roses vivaient sur l'horizon. On les appelait les Poteaux Roses, parce qu'ils étaient tout roses, et parce que leurs bras et leurs jambes étaient collés à leur corps. Et on disait qu'ils vivaient sur l'horizon parce qu'ils ne savaient jamais si le soleil se couchait juste derrière eux ou juste devant eux. L'horizon était comme aujourd'hui, sans début ni fin. Les Poteaux Roses étaient simplement posés dessus, près du poirier, pas très loin de la rivière. Ils sautillaient de l'un à l'autre, vivant de poires et d'eau fraîche. Ils étaient insouciants.
Ils avaient des oreilles minuscules. Leur nez n'était qu'une bosse percée de deux trous. Surtout, les Poteaux Roses n'avaient qu'un seul œil, mais cet œil faisait le tour de leur tête et ils pouvaient voir tout autour d'eux. En conséquence, les Poteaux Roses avaient du mal à se concentrer sur un point particulier. Lorsqu'ils se déplaçaient, impossible de savoir s'ils avançaient ou reculaient. Il n'y avait pas réellement de destination identifiable par rapport à une autre. Ils oubliaient souvent le poirier en chemin pour aller se jeter dans la rivière. Ou bien ils restaient entre les deux, indécis par leur champ visuel total.
Les Poteaux Roses n'avaient alors qu'une petite touffe de poil sur le haut du crâne. C'était sans doute l'unique endroit de leur corps qu'ils ne verraient jamais. Par désœuvrement l'un d'entre eux eut un jour l'idée de les couper. Près de la rivière, il y avait cet iguane avec des dents en forme de ciseaux qui sembla tout indiqué pour l'aider. Le dernier poil rasé, le Poteau Rose comprit que c'était une erreur : sa peau à nu sous le soleil se mit à roussir, et il dut se coiffer de feuilles de poirier pour se protéger, tandis que ses congénères se moquaient de lui. Il garda cette coiffe en attendant que ses cheveux repoussent.
Et ils repoussèrent... au-delà des espérances du Poteau Rose. L'iguane, content de pouvoir rendre service, retailla la chevelure. Mais plus on les coupait souvent plus les cheveux semblaient repousser vite et longs... Alors, par curiosité, le Poteau Rose demanda à l'iguane de ne recouper les cheveux que du côté du Noque, le côté où se trouvait sa bouche.
Les cheveux descendirent sur la Nuque. Ils atteignirent bientôt la surface de l'œil. Ce n'était pas très agréable : la pupille était picotée, et la moitié de la paupière dut se fermer pour protéger la partie de l'œil sous les cheveux.
Les premiers temps le Poteau Rose fut en proie à d'étranges déséquilibres. Par exemple, il se retournait. Et ce fut d'abord comique pour les autres qui le voyaient pivoter pour suivre une conversation qui avait lieu derrière ses cheveux. Cependant, malgré les rires, certains voyaient dans cet oeil à moitié recouvert de poils une mutilation tragique.

Le Poteau Rose chevelu voyait le poirier ou la rivière, mais plus jamais les deux en même temps. Il était devenu beaucoup plus agile, plus concentré, il n'avait plus envie d'aller se baigner pendant qu'il cueillait des poires, et les autres se mirent à l'envier. Bientôt tous l'imitèrent et firent appel à l'iguane – qui était sans doute l'ancêtre des coiffeurs, même s'il semble que ses descendants aient aujourd'hui abandonné cette activité - pour se raser le haut du crâne afin de faire repousser leurs cheveux.

Hors l'horizon

Plusieurs générations de Poteaux Roses plus tard, la partie de l'œil côté Nuque avait disparu. Il avait coagulé et fondu sous la paupière qui s'était plissée et refermée. Le tout avait fini par cicatriser comme une ancienne plaie. Ainsi naquirent les cyclopes, que l'on représente dans la mythologie avec un œil ridiculement petit au milieu du visage, alors qu'évidemment cet œil barrait leur front d'une oreille à l'autre.

Les oreilles en profitèrent pour pousser, en spirales. A la même époque, le nez prit plus de place dans le visage, et la petite excroissance osseuse se redressa et remonta progressivement. Et une nuit, dans une poussée extraordinaire, il coupa l'œil en deux, comme un volcan émergeant au milieu d'un lac. Le premier Poteau Rose bi-oculaire fut peut-être réveillé par la douleur de cette intrusion, ou alors par le frottement humide de sa longue paupière inadaptée à cette nouvelle arrête nasale. Ce qui est certain, c'est qu'il fut pris de strabisme, et que durant très longtemps, il ne vit plus ni la rivière, ni le poirier et resta fasciné par le bout de la chose qui s'érigeait à présent au milieu de son oeil.
Sur la Nuque, la paupière se colla peu à peu et cicatrisa. Sur le Noque, les sourcils apparurent.

A la suite de cela, les transformations physiques s'accélérèrent. De petites boules de chair et d'os bourgeonnèrent sur les hanches des Poteaux Roses. D'autres apparurent à la base de leur corps. Ainsi les Poteaux Roses commencèrent à pouvoir monter au poirier en s'agrippant maladroitement au tronc. Ils purent tenir debout dans la rivière, alors qu'ils se contentaient jusque là de se laisser tomber dedans et d'agiter leur colonne vertébrale pour nager et pour sortir de l'eau. Les doigts, puis les bras apparurent. Le Poteau qui les fixait au sol se fendit progressivement en deux jambes. Au début, le déplacement de leur centre de gravité les fit tomber fréquemment. Mais l'habitude vint et les bras se décolèrent bientôt complètement du flanc

dans un bruit de scratch, quand un étourdi réalisa le premier étirement. Les jambes se séparèrent dans la douleur d'une fermeture éclaire primitive, au moment du premier grand écart involontaire.

Le premier Poteau Rose arrivé au sommet du poirier s'aperçut qu'il y avait d'autres poiriers. Il avait toujours pensé que c'était le même à l'infini de l'horizon. Il prit conscience du verger.
Le premier Poteau Rose arrivé au milieu de la rivière vit aussi que la rivière se perdait dans le lointain, et il comprit qu'il y avait plusieurs endroits qui correspondaient à ce qu'il nommait la rivière. Ces nouvelles découvertes permirent aux Poteaux Roses de manger plus de poires et d'irriguer le verger avec l'eau de la rivière et ainsi les poires furent plus nombreuses. Leur vie était facile.
Les Poteaux Roses avancèrent dans le verger et remontèrent les berges de la rivière. Au temps de l'œil circulaire, reculer ou avancer, c'était bien la même chose. Mais à présent, leur univers visuel se résumait à ce qu'ils voyaient à travers leurs deux petits yeux en forme d'arcs de cercle. Ils n' avaient plus que le souvenir du monde circulaire dont ils avaient été le centre. Pour pallier aux espaces devenus invisibles et aux angles morts, ils imaginèrent une ligne mythique, courbée, au-delà des poiriers, au bout de la rivière, une ligne qui pouvait même courir derrière la lune, une ligne qu'ils se jurèrent de rejoindre un jour.

La conquête de l'espace

A l'origine, les Poteaux Roses n'avaient qu'une seule couille qui faisait comme un renflement au milieu du Poteau. Ils ou elles n'étaient donc ni mâle ni femelle. Mais la séparation des jambes eut une influence sur la couille. Ceux qui voulaient rester près de la rivière et des poiriers, à vivre tranquillement sur l'horizon, virent leur couille rentrer dans leur corps et devenir ovaire. Ainsi apparurent les femmes.
Mais d'autres commencèrent à descendre les rivières, à progresser vers les mers, à coloniser les terres et à massacrer les bêtes à poire, et une autre évolution se produisit. Cela commença par un léger grattement à l'entrejambe. Leur couille se fendit en deux, comme une cellule. Pour la plupart ils eurent donc désormais deux couilles et devinrent des mâles. Mais quelques uns, à force de marcher, de donner des coups de pied dans les bêtes à poire, et sans doute aussi du fait du frottement, provoquèrent une mitose effrénée et furent étouffés par des milliers de couilles. Ainsi moururent tous les grands conquérants de l'Antiquité. Mais on en meurt encore aujourd'hui, ou on y survit dans la douleur, bouffi de testicules des

pieds à la tête comme Ronald Reggan, Pinochet, Michel Sardou ou Yves Reignier.
Les mâles avancèrent et régnèrent inutilement sur les poiriers, les rivières. Mais aussi sur les pommiers, les pêchers et les abricotiers, les fleuves, les océans et les continents au-delà. Et bien sûr sur les femelles, dont le désintérêt pour ses expéditions passa pour un manque d'imagination. Aux mâles les arbres fruitiers, aux femelles le soin de fabriquer les tartes aux fruits. Ils cherchaient stupidement à rejoindre l'horizon, alors que chaque pas les en éloignait. Ce qu'il y avait entre eux et cet horizon mythique il l'appelèrent l'espace. Ils inventèrent des directions. Alexandre conquit l'Est, Gengis alla toujours plus à l'Ouest, les Egyptiens s'approprièrent le Nord, Bob et Sue Ellen envahirent le Sud. Mais l'horizon n'était toujours pas atteint. Alors par dépit, ils créèrent des empires, et le sens du mot «empirer» veut bien dire ce qu'il veut dire. Des empires sur les terres, les femmes et le pétrole, sur les chaussures et sur les vaches. Un jour, un illuminé calcula la distance de l'horizon : environ 33 kilomètres sur terrain plat ou au bord de la mer. C'était vraiment tout près ! Mais personne n'avait encore réussi à le rejoindre, malgré les progrès des moyens de transports. On était bien avancé.
A la poursuite de cet horizon fuyant, les Poteaux Roses posèrent des jalons, des enclos et des routes, et sur les routes des petits cailloux et des lignes blanches, des bornes kilométriques, des frontières, des murailles de Chine, des murs d'Hadrien ou de Berlin et dans les moments de dépression des murs des Lamentations... Le tout se fit de manière désordonnée et ce fut rapidement le bordel.

Les chronologues

La rivière, le poirier et l'iguane étaient bien loin... Il y avait des buildings dressés dans les steppes mongoles, des touristes pris en otage dans l'Alhambra de Grenade, et les Indiens d'Amérique traversaient les Alpes à dos d'éléphant. Tout cela n'était pas logique, les Poteaux roses étaient désorientés. Il fallait mettre des bornes et s'y accrocher pour ne pas tomber dans les paradoxes.
Des scientifiques commencèrent à évoquer l'existence d'une autre dimension, qu'ils nommèrent le temps. L'horizon du temps semblait se rapprocher au fur et à mesure qu'on avançait. Le temps était rond, affirmaient-ils, et l'enfant devient adulte quand il ressent la courbure du temps, sa rotondité, son infinitude circulaire. Ils interrogèrent des centenaires qui distinguaient clairement cette courbure sur la fin de leur vie. Ces premiers scientifiques donnèrent le vertige à tout le monde et ils furent d'abord persécutés. « Et pourtant il tourne », continuaient-ils à murmurer en

sortant des salles de conférences où ils venaient de se désavouer publiquement.

Les empereurs Poteaux Roses comprirent pourtant vite qu'il ne suffisait pas de régner sur l'espace. Pour le conserver, il fallait gouverner le temps. Après avoir construit des murs autour des villes, des enclos autour des champs, des frontières entre les empires, on emprisonna le temps entre deux règnes, deux batailles, deux inventions. Ce fut le travail des chronologues.
Les chronologues se mirent à cartographier le temps. Au début, ils fixaient les dates à la main. Ils faisaient des coutures et des collages, ils plantaient des piquets sur des temps inconnus. Les chronologues accompagnaient les conquérants et peignaient les faits de guerre sur les parois des cavernes ou bien brodaient les évènements dans du tissu. Les chronologues fixaient les événements historiques dans le temps en les décalquant précisément sur des surfaces planes représentant l'écoulement des saisons ou l'égarement des peuples.
Les méthodes évoluèrent. Les datations furent fixées par de grosses machines, grâce à des scanners qui enregistraient des milliards de données envoyés par les satellites tournant autour du temps. D'un seul coup d'œil, on pouvait désormais prendre conscience d'une époque très vaste qui n'existait pas pour celui qui était en train de la vivre. Il n'en voyait pas les contours, avec ces yeux à 1 m 70 du sol et son espérance de vie minuscule. Les Poteaux Roses pensèrent qu'ils appréhenderaient mieux le temps en le regardant de loin.
Grâce à la science des chronologues, ils crurent ainsi se rapprocher de l'horizon. Et c'est vrai que les choses furent moins confuses. On pouvait désormais faire le marathon de New York sans craindre de batailles sanglantes et personne ne se posa la question de venir ou non drapé d'une toge aux Jeux Olympiques de Sydney. On avait jeté des bornes pour se repérer, on avait construit des ponts entre les époques.

Désillusions chronologiques

Mais le siècle des Lumières ne brille pas dans le noir. Le siècle d'Or espagnol n'a jamais existé en Birmanie. L'Amérique a été découverte par une tribu sibérienne il y a plus de 40 000 ans. On ne fixa que des frontières fictives. Le travail des chronologues était illusoire. Au mieux c'était une suite d'approximations rassurantes.

Les bornes chronologiques n'ont pas été placées par ceux qui construisent les routes mais par ceux qui marchent dessus. Ce sont des constructions éphémères. Au cœur des villes, les trottoirs se craquellent et les racines des

platanes éclatent le bitume, signe de la corrosion des matériaux les plus robustes. L'eau creuse la terre, le vent sculpte les rochers, le feu tourmente les vivants. Tout est de toute façon progressivement assimilé à la nature. Les traces dans le temps s'effacent avec les guerres les ouragans et les famines. Les dates historiques sautent parfois comme des clous d'une planche fissurée.
Qui se souvient du règne des poneys nains sur la planète ? Qui se souvient de l'existence de la machine à remonter le temps ? Qui se souvient de la naissance de votre arrière grand-père ?

Les Ans 0

Les Poteaux Roses rêvent d'an 0. Et que se passe t-il en l'an 0 ? Rien. C'est un dépression temporelle qui provoque une amnésie collective. En l'an 0, on s'emmerde terriblement en Palestine et dans le désert d'Arabie. Les Palestiniens jètent des cailloux dans la mer Morte tandis que sur la colline les Romains jouent aux cartes. Les Bédouins baillent en fixant le lointain à l'ombre des chameaux.
L'appellation an 0 est évidement une convention. Cela signifie un commencement mais aussi une nullité événementielle. Le phénomène se reproduit ponctuellement et à chaque fois il faut tout déconstruire. L'an 0 ne commence pas nécessairement un 1er janvier. Il commence le jour où un schizophrène, un fils de Dieu ou un mécanicien généralement appelé à une grande postérité dans les siècles suivants s'aperçoit qu'il ne se passe plus rien, que tout est soudain immobile, comme une grève générale dont il serait le seul à se rendre compte. Il a alors une marge de manœuvre phénoménale. Il cherche à remplir ce vide temporel d'espace et de symboles. Et puisque le présent est si inintéressant, il rassemble les chimères des siècles passés, il les compile afin de retrouver l'état originel, l'horizon perdu. En l'an 0, il fait de grandes randonnées sac au dos dans les montagnes ou dans le désert en racontant des histoires, et il cherche à entraîner derrière lui les joueurs de cartes, les bergers et les habitants des canapés. Souvent, personne ne le comprend complètement et il finit mal, cloué sur deux planches, fusillé par les Nazis ou lapidé par les cons. Quand le compteur se remet en marche, les idées du fou sont perverties.
Peut-être y a t-il eu des milliers d'an 0. Ils n'ont pas tous été fixés par les chronologues et ce n'est pas une mauvaise chose. D'autres viendront. Sans doute appartient-il à chacun de déclencher le sien. De se raser la tête, de se faire pousser les yeux même si ça fait mal, même si c'est terrifiant.

Julien DUPONT

Après des études de sciences politique et d'histoire, j'ai travaillé dans des librairies, dans plusieurs associations d'aide aux réfugiés et de solidarité nord-sud, où je m'occupais de l'animation, de la documentation et du secrétariat de rédaction (journal de Forum Réfugiés). J'animais également des ateliers d'expression avec des réfugiés et participais à la conception de journaux internes pour les foyers d'accueil. J'écris depuis tout petit et travaille actuellement à mon premier roman. Je souhaite travailler dans la presse écrite et collaborer avec des journaux et revues qui seraient intéressés par mes chroniques et me permettraient de les développer, de les adapter.

Les poteaux roses

Histoires d'un peuple étrange, sans bras ni jambes, pourvu d'un œil énorme qui fait le tour de leur tête, vivant sur l'horizon. L'évolution s'en mêlant, ils finissent par prendre apparence humaine, leur œil se fend en deux, les membres apparaissent et ils peuvent ainsi conquérir le monde, pour le malheur des autres habitants de la planète rose. Les histoires, contes et petits textes qui suivent, illustrent l'expansion des Poteaux Roses et les présupposés sur lesquels ils ont construit leur empire : l'information, les frontières, les lieux communs, leur quête perpétuelle du travail ou de n'importe quelle activité donnant un sens, mais aussi la vie d'autres espèces menacées (les tables basses, les aspirataures…), les dangers et les invasions imminentes qui menacent la planète rose…